

DEPECHE DEMOC ET JACK

Télégraphiques.

L'IMBROGLIO DE SAMOA.

New York, 9 octobre.—Une dépêche de Washington annonce que la situation à Samoa cause quelques appréhensions dans les cercles officiels.

Le Département d'Etat n'a pas encore de nouvelles complètes de l'amiral Osborne sur ce qui se passe; mais on a tout lieu de croire que les natifs fomentent en quelque lieu.

Il n'est pas probable cependant que les troubles qui ont eu lieu, au début de l'année, aient été, à moins que, contrairement aux stipulations du traité de Berlin, il ne s'y opère de fortes importations d'armes. Il faut se rappeler que, à son retour de Samoa, le Badger a rapporté à bord 1,400 carabines qui appartenaient aux natifs.

Ces carabines sont maintenant dans l'arsenal de Mare Island, Californie. Elles sont ici à la disposition des puissances intéressées, la Grande Bretagne, l'Allemagne et les Etats-Unis.

Ces trois puissances ont des navires de guerre dans les eaux de Samoa. Les Etats-Unis y ont le croiseur auxiliaire Albatross, commandé par le capit. F. W. Tilley.

L'Albatross a été envoyé à Apia, spécialement pour faciliter l'établissement d'une station de charbon à Pago-Pago; mais on présume que le commandant Tilley a su ménager des correspondances avec le consul Osborne.

En cas de troubles, il s'emparera de la station et saura défendre les intérêts américains.

On accuse de nouveau les allemands de fomenter des mécontentements dans les îles. Il est très possible que certains d'entre eux s'entendent de nouveau avec Mataafa, qui est resté dans le pays. La commission conjointe n'a encore rien résolu sur la question. Elle attend le retour du secrétaire Hay.

Grâce entière accordée à un prisonnier philippin.

New York, 9 octobre.—Une dépêche de Washington, dit que le major général Otis, vient de gracier complètement Domingo Magno, prisonnier philippin, condamné pour vol par une cour espagnole, en 1897, à 6 ans de prison.

Pendant l'attaque contre Manille, par les insurgés, Magno a sauvé la vie à un soldat américain. Le prisonnier avait déclaré que le soldat américain était toujours bien conduit, depuis qu'il est sous la surveillance de la police, le major général lui a accordé sa grâce entière.

Convention de musiciens.

Atlanta, Géorgie, 9 octobre.—Il doit y avoir ici, le 24 et le 25 octobre, une convention de l'association des professeurs de musique du sud. L'association compte des membres dans tous les Etats du Sud de l'Union.

Départ prochain de l'amiral Dewey pour le Vermont.

Washington, 9 octobre.—W. Seward Webb et le gouverneur Smith, du Vermont, sont arrivés aujourd'hui à Washington dans le wagon particulier du docteur Webb, dans lequel l'amiral Dewey se rendra à la ferme de ce dernier.

Démoc.—Voyons, mon brave Jack, là, entre nous, la main sur la conscience, est-ce que vous êtes des démocrates?

Jack.—Comment! si nous sommes des démocrates! mais nous n'avons jamais été que ça. Il n'y a même que nous qui Payons jamais été.

Dém.—Yra-t-il Et moi qui croyais qu'il y en avait eu avant vous...

Jack.—Oui, mais si peu, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Dém.—Mais alors, votre patron, votre parrain, Jackson, c'était donc rien que lui?

Jack.—Je ne dis pas cela; Jackson avait du bon.

Dém.—Je le crois parbleu bien. Quand il n'y aurait que la doctrine des dévoués.

Jack.—Peuh! on fait bien de l'étalage avec cette doctrine-là. Il y a bigrement à en rabattre. Quand ça rapporte convenablement, quand ça vous assure des emplois qui vous permettent de bien vivre à ne rien faire, passe encore. Autrement, ça ne vaut pas le diable.

Dém.—C'est cela. Il vous faut dire les plus belles places, les meilleurs morceaux.

Jack.—Ah! ça, pour qui nous prenez-vous donc? Nous ne sommes pas des meurt-faim, nous. On ne nous voit pas guenier miserablement des places à 25 piastres par mois. Nous sommes d'honnêtes gens, nous; de vrais patriotes. On ne nous achète pas facilement. Nous sommes comme la "vieille garde"; nous ne nous rendons qu'à la dernière extrémité et pour des raisons bien valables.

Dém.—Et bien palpables...

Jack.—Et bien palpables, comme vous dites. Nous ne sommes pas comme votre queue démocratique, qui est toujours à genoux devant l'argent, et qui se ferait fouetter en place publique pour une cinquantaine de piastres.

Dém.—C'est à dire que vous reprochez aux Réguliers d'être pauvres?

Jack.—Pauvres; oh, pas tant que ça. La queue, peut-être; mais la tête, tous des richards, tous des milliardaires. La preuve, c'est que leurs candidats, leurs chefs paient plus de taxes que nous. C'est une infamie. Et ils ont encore le front de s'en vanter les misérables!

Dém.—Ah! Permettez; je ne vous pas quel grand crime il y a à payer des taxes. D'ailleurs la taxe n'est pas toujours un signe d'opulence. Cela prouve tout au plus que l'on possède une propriété tangible, saisissable, taxable et, par conséquent, profitable à la communauté. Cela vaut bien les fortunes improvisées de certains Jacksoniens de ma connaissance, lesquelles ne consistent qu'en valeurs en portefeuille, insaisissables de leur nature, échappant à toute charge et ne rapportant pas un sou à la ville où à l'Etat.

Jack.—Eh! mon pauvre Démoc, c'est là précisément ce qui fait la beauté du Jacksonisme, un de ses grands avantages. Quand vous dites: je suis démocrate, on sait ce que cela signifie. Il y a un corps de doctrine qu'il faut professer, des principes à suivre, des traditions à observer. C'est ennuyeux, embarrassant; cela vous gêne dans les entournures; vous n'avez plus la pleine liberté de vos allures.

Bien de pareil avec le Jacksonisme. Cela a l'air de tout dire, le Jacksonisme et cela ne dit rien de tout. On n'a pas encore essa-

ys de le définir, et on ne l'essayera pas, parce que il est indéfinissable. C'est un passe-partout qui vous ouvre toutes les portes, un compromis qui vous permet de frayer avec tous les partis. Vous pouvez, avec lui, faire la risette aux républicains, serrer la main aux démocrates, flatter les capitalistes, enjôler les travailleurs, amadouer les noirs en disant du mal des blancs, et les blancs en disant du mal des noirs. C'est le moyen de rassembler quelques amis partout, de raser quelques voix de droite et de gauche, et de raffoler la petite majorité dont on a besoin.

Qu'est-ce que vous dites de cette politique-là, vous n'est-ce pas que c'est très malin?

Dém.—Mais oui; c'est même passablement canaille.

Jack.—Allons, je vois que vous commencez à nous comprendre. Ne faites pas le rencléri; au fond, vous-êtes des nôtres.

Dém.—Pas du tout, je n'ai rien dit de pareil.

Jack.—Allons, un bon mouvement. Votez avec nous.

Dém.—Permettez; il faudrait voir.

Jack.—C'est tout vu, tout entendu. Vous votez avec nous.

Dém.—Cependant...

Jack.—Allons, topez-là.

Dém.—Eh bien, soit, topons, mais...

Jack.—Mais...

Dém.—Vous n'aurez pas ma voix.

LES PROGRES

LA NAVIGATION A VAPEUR.

Sir William White, directeur des constructions navales de l'Amirauté britannique, l'éminent ingénieur qui a établi les plans de tous les navires de guerre modernes de la flotte anglaise, vient de faire à l'Association britannique une conférence pleine d'intérêt sur les progrès de la navigation à vapeur dans les cinquante dernières années. Nous empruntons au compte rendu qu'en donne l'Engineering la partie qui concerne le service postal transatlantique d'Europe aux Etats-Unis. On pourra juger ainsi quel chemin a été parcouru par la marine à vapeur.

En 1840, le vapeur la Britannia inaugura la ligne de New York. C'était un navire à roues, en bois, déplaçant environ 2,000 tonnes et filant 8 nœuds 1/2. Ses machines développaient environ 750 chevaux et consommait 40 tonnes de charbon par jour, soit près de 2 kilogrammes par heure et par cheval.

En 1871, le premier Oceanic est appelé à ce service; c'est un navire à hélice, en fer, de 7,200 tonnes, 3,000 chevaux, qui file 14 nœuds 1/2. Il brûle 65 tonnes par jour, et sa machine consomme environ 950 grammes de houille par cheval et par heure. L'Oceanic, comme la Britannia, avait une forte voilure.

Dix-huit ans plus tard, en 1889, le Teutonic entre en ligne. Il a deux hélices et les voiles ont disparu. Construit en acier, il a une puissance de 17,000 chevaux. Sa vitesse est de 20 nœuds; sa consommation journalière s'élève à 300 tonnes de houille. Ses machines ne brûlent que 700 grammes par cheval et par heure. Sa pression aux chaudières, qui était de moins de 1 kilogramme, est de 5 kilogrammes sur le Teutonic, et de 12 kilogrammes sur le Campania, les dimen-

sions augmentent encore. Ce navire, qui date de 1894, a 180 mètres de long, déplace 20,000 tonnes; ses deux machines, en développant 28,000 chevaux, lui font filer 22 nœuds. Sa consommation journalière est de 500 tonnes de houille. Enfin, le dernier géant des mers, qui porte pavillon anglais, est l'Oceanic, qui déplace 25,000 tonnes. C'est, actuellement, le plus grand navire du monde.

Sir William White cite ensuite les derniers paquebots allemands affectés au service transatlantique. Le Kaiser-Wilhelm der Grosse a 170 mètres de plus que le Campania et file 22 nœuds 1/2. Deux grands vapeurs sont en construction pour la même ligne: le Deutschland, qui a 200 mètres de long et déplacera 30,000 tonnes. Ses deux machines développeront l'énorme puissance de 33,000 chevaux et lui feront filer 23 nœuds. L'autre paquebot sera plus grand, aura 36,000 chevaux et filera 23 nœuds 1/2. Pour augmenter de 3 nœuds la vitesse de ces énormes bâtiments, il faudrait augmenter de moitié le déplacement et doubler la puissance de l'appareil moteur.

Ainsi, en soixante ans, la vitesse des paquebots transatlantiques passe de 8 nœuds 1/2 à 22 1/2; la durée du voyage diminue de 38 jours. La longueur des navires a plus que triplé, leur largeur a doublé, leur déplacement est dix fois plus grand. Quant aux machines, leur puissance s'est accrue dans la proportion de 40 à 1. Bien que les quantités de charbon consommé dans les vingt-quatre heures soient énormes, l'utilisation du combustible est bien meilleur, les machines modernes brûlant par cheval et par heures trois fois moins que les machines de 1840. Avec les basses pressions et les machines à roues, chaque tonne de machine ne produisait que 2 chevaux-vapeur; avec les machines modernes et les hautes pressions, chaque tonne de l'appareil moteur donne de 6 à 7 chevaux de puissance. Si les consommations de charbon étaient aujourd'hui ce qu'elles étaient en 1840, un paquebot, qui brûle 3,000 tonnes de houille pour traverser l'Atlantique Nord, en consommait 9,000 à la vitesse de 22 nœuds; le poids des machines dépasserait 14,000 tonnes.

On voit par ce qui précède quels énormes progrès ont été réalisés dans la marine pendant les cinquante dernières années. Si l'on jetait un coup d'œil sur le "cargo-boat" le navire transporteur par excellence; sur les paquebots affectés à des courtes traversées, sur les navires de guerre à grande vitesse, de fort et de petit tonnage, l'on ferait des constatations identiques. En résumé l'étape franchie a été considérable, et ainsi les relations entre les peuples lointains se sont développées dans des proportions énormes, et tout porte à croire que l'avenir réserve à la génération présente de grands améliorations; car les progrès de la navigation à vapeur n'ont pas dit leur dernier mot.

LE SORT D'ANDREE

Les Novosti de St-Petersbourg racontent que dernièrement un fonctionnaire qui se trouvait de service dans un des ministères, vit un pigeon voyageur qui venait battre la vitre, de son aile. Il ouvrit aussitôt la fenêtre et détacha de la patte du pigeon une petite carte de visite pliée en deux qui avait été attachée avec un fil rouge. La carte était une carte d'Andrée où se trouvaient écrits à l'encre ordinaire les mots suivants: "Le pôle Nord

est découvert. Tout va bien, 21 août".

On croit ici à une mauvaise plaisanterie et la police a été chargée d'ouvrir une enquête.

CROYANCES POPULAIRES RUSSES RELATIVES AUX MOIS DE L'ANNEE.

On dit: «Ce que le paysan récolte au mois d'août, il l'aura pour tout l'hiver; on ajoute: «Fais attention à ton lin et à ton avoine, au mois d'août». C'est au mois d'août que la femme de village récolte le lin; mais il arrive qu'on a récolté et qu'on n'a rien pour soi. La moitié du mois est prise par le carême de l'Assomption. Mais on fait remarquer que c'est ce carême qui nourrit le paysan, car c'est pendant cette époque qu'il assure son bien-être pour l'hiver.

Nous lions à ce sujet dans le «Messager officiel»: Le 2 août est le jour de la translation des reliques de saint Etienne. Les chanteurs populaires chantent ce jour-là des légendes se rapportant à saint Etienne. Le 3 août est la fête de saint Antoine romain. La seconde fête du Sauveur, le 6 août, jour de la Transfiguration (le 1er août est la première fête) on dit que l'on a les pommes pour faire réveiller. Vient ensuite le jour de Pimène Marina: «Ne cherchez pas de framboises dans le bois ce jour-là; les filles des champs les auront toutes prises». Le 8 août, c'est la fête de Mikrona, qui chasse le vent; la poussière couvre la route, mais l'été marche toujours. Le 10 août est la fête de saint Laurent. Pour le 11 il y a une curieuse légende dans la province de Riazan, légende qui remonte aux temps des Tartares.

Ce jour-là, dit-on, un miracle se produit sur les rives de la Voja et de la Bystritsa, aux endroits où l'on trouve certains vieux tombeaux. On entend dans les bois un sifflement, puis des chants lointains; «mais on ne sait qui chante ni sur quelle siffle». Alors, un cheval blanc sort du marais et parcourt les tombeaux. Si on approche l'oreille de la terre on entend le sabot du cheval qui frappe sur les tombes anciennes; et le cheval pleure et on entend des sanglots. Vient la nuit complète, et le cheval est toujours là. Il est arrivé que les paysans ont fait la garde et ont cherché à attraper ce cheval mystérieux; ils n'y sont pas parvenus, car on dit que ce cheval, le vent ne l'atteindrait pas.

Il ne reste plus que trois jours jusqu'à l'Assomption: le 12 est la fête de saint Nihita, le 13 celle de saint Maxime et le 14 celle de saint Miché. «Sur Miché soufflent les vents pour amener à l'autonne le plus tôt possible à eux». «Si Miché a de la tempête, le mois de septembre sera mauvais». «C'est le jour de saint Miché que finit le carême de l'Assomption; il conduit à l'été de la Saint-Martin».

A l'Assomption se rattache beaucoup de croyances et de légendes de toute sorte. Les chanteurs populaires ont une foule de chants qui diffèrent suivant les provinces: «Get'sémané capitale, c'est dans toi que la Reine s'est endormie. La Vierge, la combe, la Mère, la Reine de tous les rois s'est endormie. Lorsque, Vierge, tu t'es endormie, le visage des sœurs s'est frappé d'épouvante, les anges chantaient des chants qui soulevaient l'âme pure». Le peuple dit que via fête de l'Assomption coupe le mois d'août en deux. Le 16 août est la troisième fête du Sauveur. Comme c'est la fête de l'image du Sauveur qui n'a pas été faite de main d'homme, on dit que ce jour-là c'est très bien quand l'image est

sur la toile et le blé dans la grange.

M. Istomine qui a fait partie de l'expédition organisée par la Société russe de géographie, et qui a recueilli tant de souvenirs du passé, a trouvé une chanson populaire très curieuse se rapportant à ces jours-là.

Puis du 16 au 29 août vient ce qu'on appelle l'été des vieilles femmes, ou en français l'été de la Saint-Martin. C'est l'époque des danses d'automne. Le 18 est la fête des saints Florus et Laurus. Dans certaines provinces, c'est la fête des chevaux. Les paysans nourrissent les chevaux, depuis le matin, avec du foin frais et de l'avoine, ils nouent leurs crinières; ils conduisent les chevaux dans l'enceinte qui entoure l'église; les petits enfants galopent sur eux à toute vitesse, la poussière remplit l'air. Quand la messe est finie les prêtres aspergent les chevaux d'eau bénite.

Le jour de sainte Thècle, on fait attention, dans la région des steppes, de quel côté souffle le vent. Si le vent du midi, c'est la mihi qui envoie la prospérité à l'avance. Le 20 août est la fête de saint Samuel. Les 23 et 24 sont les jours de saint Eutychès. A partir de la saint Tite, le 26 août, les femmes des campagnes préparent le kisel d'avoine. Le 29, c'est la Décollation de saint Jean Baptiste. Le nom de Jean est très fréquent dans les campagnes; une foule de dictons populaires se rapportent à cette circonstance. Le 29 est un jour de grand maigre. Enfin, le 30, est le jour de la saint Alexandre.

LA PREMIERE POMPE A INCENDIE.

Les seuls outils, anciennement en usage dans le service d'extinction du feu, étaient des crocs, des harpons, des haches et des seringues. C'est la ville de Douai qui, la première, en 1693, substitua aux seringues une pompe qu'elle avait fait venir de Hollande.

A Paris, le sieur Mouriez du Peierre, obtint par lettres-patentes du 12 octobre 1699, le privilège de faire et de vendre des pompes portatives dans tout le royaume. Le roi donna à la bord d'une pompe à la ville; un peu plus tard, ce chiffre fut élevé à vingt. Des affiches indiquaient les dépôts de ces pompes: il y en avait quatre dans le couvent des Augustins près le pous neuf, quatre dans celui des Carmes de la place Maubert, quatre au couvent de la Mercy près l'Hotel de Guise et les quatre autres dans la maison des Augustins déchaussés, près la place des Victoires. En 1722, le nombre des pompes fut encore augmenté et l'on forma une compagnie régulière de soixante hommes revêtus d'un uniforme bleu de roi.

En 1760, le sieur Peirre Morat fut nommé directeur général des pompes de roi. Depuis cette époque, les lois, décrets et ordonnances concernant les pompiers de Paris se sont tellement multipliés qu'il est impossible, si ce n'est en un volume, de les citer.

La compagnie de 60 hommes, créée en 1722, était devenue en 1800 le corps des gardes-pompiers de Paris et comprenait 293 hommes que le Premier Consul organisa avec la méthode qui prévalait à toutes ses créations. Pour les encourager, il décida qu'un fonds extraordinaire de 6,000 fr. serait réparti chaque année par le ministre de l'intérieur, entre les gardes pompiers qui s'en seraient rendus dignes par leur intrépidité et leur intelligence.

Le 18 septembre 1811, un décret impérial créa le bataillon des sapeurs-pompiers, recruté

ANECDOTE.

On raconte cette anecdote sur le général Brault dont nous avons annoncé la mort dans nos dépêches, il y a quelques jours: Le général n'était alors que chef de bataillon et commandait un bataillon de chasseurs à pied faisant partie du 7e corps, qui avait pour chef le général duc d'Anmale.

«C'était le temps des manœuvres d'automne. Le bataillon Brault s'avancit vers un pont occupé par l'ennemi et qu'il s'agissait de lui enlever, quand il fut arrêté par des coups de fusil qui paralysèrent tout d'abord son élan.

«La situation était critique, car à ce moment même deux officiers allemands qui suivaient les manœuvres observaient près du pont avec le plus grand intérêt, le mouvement qui allait se produire.

«Tout à coup, sur un signe du commandant, le bataillon entier se déploya et profitant des replis du terrain sur lequel avait lieu la manœuvre, pour se rapprocher à la mitraille qui l'assailait il reparut brusquement comme un seul homme près du pont qui fut enlevé à la baïonnette.

«Les officiers étrangers étaient émerveillés.

«Ce fut à la suite de cet habile et hardi mouvement que le duc d'Anmale eut les yeux fixés sur le commandant Brault qu'il proposa pour le grade supérieur.

«Ce fut le point de départ de la fortune militaire qui avait amené le général Brault à la haute fonction qu'il occupait hier encore.»

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE.

Inutile de raconter ici le sujet du drame intitulé: "The Lion's Mouth". On sait que la pièce nous transporte à Venise, lors de ses plus beaux jours.

Quant au spectacle en lui-même, il est fait tout entier dans la personne de Fred Ward, l'acteur romain par excellence. Nous pouvons affirmer que c'était plutôt pour le voir et l'entendre que pour assister à la pièce que le public remplissait la salle du Tulane, dimanche soir.

M. Ward est, en effet, un acteur très aimé, très admiré à la Nouvelle-Orléans. Lui suffirait pour attirer en scène pour conquérir son public et en effet, il le méritait. La salle lui a fait une réception vraiment royale, à sa première apparition. et il lui a

Feuilleton

L'Abeylle de la N.O.

33 Commencé le 28 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

LE PLAN DE DUFRENE.

Suite.

—Je ne comprends pas. —Je vas vous dire, madame la comtesse.

Je sais bien que la petite avait votre confiance, alors, vous comprenez, j'ai pensé qu'elle aurait pu vous dire des fois où ça qu'elle allait; surtout si elle avait songé d'avance à ce coup-là.

—Ou encore qu'elle vous aurait écrit ce matin pour vous donner de ses nouvelles.

—Non, Dallebois, Madeleine ne m'a rien confié, rien écrit. Malheureusement, car si la chère enfant m'avait parlé, avant d'être prise au piège de la détermination, je l'en aurais détournée.

De plus, je me serais constituée son avocat auprès de vous. Je connaissais quelques peu de son secret et des souffrances de son cœur, et je ne la désapprouverais pas.

—Héin! quoi que vous me dites-là, madame la comtesse? interrompit le fermier stupéfait. Je croyais, au contraire, que vous étiez d'accord avec M. Marcel.

En terminant, Dallebois se tourna vers le jeune homme, d'un air interrogateur et quelque peu ahuri.

Dallebois; j'ai voulu dire que, dans mon esprit, je ne croyais pas ma marraine défavorable à mes projets de mariage.

Je les ai connus tout à l'heure seulement, ajouta Mme de Presles brièvement.

Et je vous répète, Dallebois, que sans cela, je vous aurais conseillé la clémence, la bonté, la patience surtout.

Je vous aurais dit tout le bien que je pense de M. André, de ce courageux et charmant homme, et j'aurais ajouté sagement que sa situation vaut qu'on le prenne en considération.

C'est un ingénieur breveté, m'a-t-on dit, et dont les capacités sont remarquables.

Sa profession peut le mener, si non à la fortune, du moins à l'aisance large; voilà pour les intérêts matériels.

Elle doit aussi lui attirer l'estime; en un mot, elle est fort honorable, et je ne vois pas en quoi vous auriez dérogé si vous aviez accordé la main de Madeleine à sa demande.

Mais, madame la comtesse, s'écria Dallebois énévéré par toutes ces remarques, vous ne savez donc pas que c'est un enfant trouvé?

—Je le sais; mais mon fils, mon pauvre enfant disparu depuis si longtemps n'est-il pas, lui aussi, s'il existe encore, un malheureux enfant trouvé?

Et pouvez-vous affirmer que c'est André ne descend pas d'une

famille aussi bonne, aussi honnête que la vôtre, que la mienne même?

—C'est pourtant vrai, au fait, murmura Dallebois dont les convictions orgueilleuses étaient ébranlées, on ne peut pas savoir.

Mais, après tout, c'est-y pas de la faute de Madeleine tout ce qu'arrive-là.

Si au lieu de pleurnicher, elle m'avait parlé comme vous, p't-être ben que ça m'aurait donné à réfléchir, pas vrai?

—Mais si au lieu de la contraindre durement de la repousser sans pitié, vous lui aviez montré quelque tendresse, peut-être aussi vous eût-elle confié son secret, et vous eût-elle convaincu tout au moins d'attendre.

—C'est ben possible tout de même, fit Dallebois d'un air contrit et embarrassé.

M'empêche que tout ce qui est fait ne peut pas se défaire, d'autant plus que maintenant je ne sais pas où qu'est Madeleine? Puis s'attendrissant soudain, sans la pensée de toute son affection qui, maintenant, plus dérangée de préjugés, reprenait son empire, il continua d'une voix qui tremblait un peu: —C'est que je l'aimais ben, vous savez, et que ça me fait gros cœur, allez, qu'elle soit partie qu'elle m'ait laissé comme ça, tout seul.

—C'est pauvre petite; perdue dans ce grand Paris, qu'est-ce qu'elle va devenir, mon Dieu! mon Dieu!

—N'avez-vous aucun parent, ni connaissance chez qui elle ait pu se rendre?

—Non, je ne connais quasiment personne à Paris.

—Alors, il faut attendre, mon pauvre Dallebois, attendre qu'elle revienne d'elle-même.

Et le jour où elle fera cela, il faudra la recevoir avec bonté, lui pardonner, lui prouver votre affection paternelle.

—Ah! j'aurais! je la pardonnerais tout de suite, si je savais où elle est, reprit Dallebois, le cœur gonflé de chagrin.

Mais allez donc chercher dans c'te grande ville? Elle est perdue, allez, madame la comtesse, ben perdue! A c't'heure, me voilà tout seul avec mon vieux père; j'ai plus d'enfant, plus rien, quoi! Sur ces mots, les larmes que le fermier retenait à grand-peine, depuis un moment, firent irruption brusquement.

Il se leva, honteux et désespéré, et la main sur ses yeux, il se partit sans prendre congé, répétant seulement d'un accent navré: —Plus d'enfant, plus rien... plus rien!...

II

L'ENTREVUE

En arrivant à la garde de

Château-Thierry, où le déposa, en moins d'une heure, la voiture de Mme de Presles, Dufrene qui, pour son voyage, avait dépensé les derniers sous de l'argent volé par Monseigneur du Surin; Dufrene, disons-nous, pénétra d'abord au buffet.

Il s'installa modestement dans un coin sombre, se fit servir une aile de poulet et une demi-bouteille de bordeaux.

Et, tout en satisfaisant ainsi rapidement les besoins de son estomac, affamé par un jeûne de vingt heures, car il n'avait pas déjeuné ce jour-là, il sortit avec précaution, de la poche intérieure de sa redingote, l'enveloppe qui contenait les précieux billets de banque.